

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 10 MAI 1850.

No. 6 8

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 10 MAI 1850.

Quelques mots à Monsieur B. du Comité de H.

Préoccupé par des matières plus intéressantes dont nous avons à cœur d'alimenter notre feuille, nous avons omis de mentionner une correspondance de Monsieur B. du Comité de H., qui a paru dans l'*Evening* de samedi dernier. Cet écrit, qui a pour titre "Les Dimes", ne se fait pas remarquer par l'impudence sans voile ni par les sales immondices qui ont souillé quelques uns des précédents écrits du même individu. Cette fois, sa production ne se distingue que par un froid cynisme et une sorte de ricane sardonique. Il demande l'abolition des dimes pour un grand nombre de raisons, dont la plus forte est évidemment le désir qu'il éprouve de voir l'abaissement d'une classe d'hommes qui, en 37 et 38, commirent le crime de ne pas faire les mêmes sottises que lui. Pour parvenir à son but, il emploie cette tactique démoralisatrice qu'il a toujours suivie depuis le 18e siècle, les démagogues et ceux qui ont voulu atteindre une fin criminelle, en la voilant sous le spécieux prétexte de l'amour de leurs semblables. Si nous avions à donner à l'écrivain en question un nom qui qualifiât la marchandise, à défaut d'autre dénomination, nous appellerions cela du *canot*.

C'est dire assez que nous nous croyons dispensés de répondre en détail à monsieur B. — Au reste, sans défendre la dime, comme il le dit, *par fus et mous*, nous avons écrit nous-mêmes ou publié des écrits de certains citoyens sur ce sujet. Nous y référons nos lecteurs.

En prenant congé de Monsieur B., nous pourrions peut-être lui adresser, comme à bien d'autres, ces lignes du chansonnier :

Sur les vertus passons l'éponge,
Mais si l'on venait à dimer
Sans l'imposition et le mensonge,
On pourrait bien vous appeler
Mouffreux, ou tout grande affaire,
Qu'on base l'impost sur ce point ;
On ne vous approuverait guère,
Et vous ne votiez en plaignez point.

Aux Jeunes Gens.

Des que les plumes de l'automne ont amoili la terre, le laborieux cultivateur se hâte de ramasser le soc de sa charrue, et sa main se pose sur les sillons qu'il a tracés le grain qui doit lui fournir plus tard des moissons abondantes.

Le temps des semailles, c'est la saison de l'espérance et de l'attente. Une pluie qui attend le sol, un rayon de soleil qui le réchauffe, une nuit qui le rafraîchit, quelques flocons de neige qui le couvrent d'un léger voile blanc, c'est assez pour éveiller la confiance dans l'âme du cultivateur.

Il est aussi dans la vie une saison où l'homme jette les germes que le temps doit mûrir, et d'où sortira plus tard des épis pleins de grain. A cet âge tout est joie, confiance et espoir dans l'âme. Tel on voit, par une belle matinée de printemps, l'oiseau dont l'aile a frémi sous le premier rayon de l'aurore, s'agiter sur la branche, et répondre sous le feuillage ses amours et ses chants ; tel on voit le jeune homme avide d'espérance, s'agiter jusqu'à ce qu'il ait trouvé un objet où se poser ses vœux impétueux, et pour par avance de tout le bonheur que lui promet l'avenir.

La vie flatte, vague et légère, comme un nuage doré au-dessus de sa tête ; et son âme, tout occupée à espérer, n'a point de repos, car le nuage la foudre qu'il cache, et les orages qu'il recèle.

Oh ! qui me rendra les jours de mon adolescence ! Alors que j'avais tout ce que l'enfance a vu : un long avenir devant moi, de fraîches illusions, des affections calmes et pures, de gracieuses espérances qui jouaient avec mon cœur ; et, par-dessus tout cela, les tendresses de ma mère qui pleuraient sur moi chaque matin comme une rosée, et les conseils fortifiants d'un père qui se fatiguait pour me donner un peu d'aisance et de repos ?

Qui me rendra les jours que j'ai perdus, les germes que j'ai déversés, les fleurs que j'ai flétries, les fruits que j'ai dévorés, avant qu'ils fussent mûrs, les espérances que j'ai trahies, tous les trésors que j'ai dissipés ?

O vous, qui êtes encore riches de jeunesse et d'avenir, écoutez la voix d'un homme qui fut jeune comme vous, et ne préparez pas à votre âge d'inutiles regrets pour un âge plus avancé.

A votre âge, jeunes gens, on peut tout, parce qu'on peut tout vouloir ; on est fort, parce qu'on peut tout espérer ; on est riche, parce qu'on peut tout tenter, tout attendre. Vous avez tout ce que vous croyez avoir. A votre âge, travailler c'est acquiescer ; agir, c'est gagner ; penser, c'est s'enrichir ; désirer, c'est tendre vers le but ; vouloir, c'est l'atteindre.

Ne dites pas que vous êtes faibles, pauvres et impuissants. Vous serez faibles, quand votre cœur se sera fatigué à lutter contre les passions, ou aura été subjugué par elles. Vous serez pauvres, quand vous aurez donné à de faux amis, ou à des femmes sans pudeur, toute la substance de votre âme. Vous serez impuissants, quand votre intelligence aura perdu sa vigueur et sa force dans la consommation facile du monde, et que l'espérance ne pourra plus trouver en votre cœur un lieu où se poser.

Mais maintenant vous êtes riches, car vous avez l'avenir. Vous êtes forts, car vous n'avez pas encore été vaincus. Vous êtes puissants, car vous pouvez espérer. Poussez vers un but noble et saint ces desirs que vous dépeuprez inutilement, et qui vous appauvrissent ; et vous verrez bientôt tout ce qu'un cœur de jeune homme renferme de trésors.

Si Dieu vous a donné l'intelligence, livrez-vous à la recherche du vrai, ou à la contemplation du beau. Le domaine de la science est infini ; et la plus noble profession est celle de l'homme qui distribue la vérité à ses semblables, et qui les rapproche de Dieu, en les élevant. Si vous sentez votre cœur s'égarer pour embriasser de vaines choses, ou s'attacher à la vue de l'infortuné

et du malheur, marchez dans le sens de votre nature. Une voie infinie est ouverte devant vous. Partout et toujours vous trouverez des pauvres à secourir, des malheureux à consoler, des faibles à fortifier, des blessures à guérir. Une belle récompense vous attend ici-bas, car rien n'est doux comme de faire le bien ; et les bénédictions de ceux que vous aurez consolés vous porteront au ciel comme d'elles-mêmes.

Si vous êtes riches, vous avez des frères qui n'ont ni pain pour se nourrir, ni vêtements pour se couvrir, ni toit pour s'abriter, ni feu pour se réchauffer. Il y a des enfants qui n'ont point de père, des femmes qui n'ont plus de mari dont le travail puisse leur fournir les choses nécessaires à la vie, des vieillards qui n'ont point d'enfants, des familles sans soutien, sans espérance.

Oh ! qu'il est doux d'être riche quand le pauvre vous tend la main, quand la mère vient implorer votre compassion pour son enfant malade, quand l'orphelin vient vous prier de lui servir de père ! Comparez les ineffables jouissances de la charité avec ces plaisirs trompeurs qui vous distraient un moment, et ne vous laissent ensuite que le remords et l'ennui.

Si vous n'avez d'autre richesse que le temps, ne vous découragez pas ; car avec le temps et la patience, on peut tout faire et tout acquiescer. Soyez avares de l'unique trésor que vous possédez, et ne le dépensez point dans les inutilités d'une vie frivole et mondaine.

N'avez pas le monde, ce qui est dans le monde ; car les misères dont il est plein appauvrissent le cœur, et en détestent tous les sentimens. Rien n'est aussi dangereux que le monde à votre âge, parce que le mal qu'il cause est insensible et caché, et qu'il attaque de préférence les games du bien que Dieu a déposés en vous. Il conserve l'apparence du bien, et en rongé la substance ; ne laissant au cœur qu'il a volé que les déceptions de la vanité et les illusions de l'orgueil.

Le monde, ce n'est ni avec ni cela en particulier ; mais c'est tout ce qui vous amuse, tout ce qui vous distrait. C'est ce qui amoili le caractère, ce qui affaiblit la volonté, ce qui amoili l'intelligence, ce qui vous arrête ou vous retarde dans la poursuite du bien ou dans la recherche du vrai, ce qui vous rend le bien plus difficile et l'action plus pénible.

Lorsque, restant chez vous le soir, vous trouvez votre imagination toute peuplée d'images agréables ou d'images tristes ; lorsque votre cœur laisse errer sur vos lèvres les paroles de la prière, sans chercher à en savourer le sens ; lorsque votre esprit est incapable de s'élever à une pensée grave et sérieuse ; lorsque les bons desirs de votre âme sont atténués, et que vous ne sentez plus en vous ces élémens vers le bien, cette ardeur de volonté, cette témérité d'espérance qu'on éprouve à votre âge ; c'est que le monde était aux lieux où vous sortez ; et vous l'avez emporté avec vous.

Le monde, ce sont ces lieux où s'agitent toutes les petites passions qui diminuent le caractère et détestent le cœur ; ces lieux où l'on réussit, non par ce qu'on est, mais par ce qu'on paraît ou l'on fait, non par le bien, mais par le mal qui est en nous ; par la vanité, par le mensonge, par l'artifice et la dissimulation. Ce sont ces lieux où tout ce qui est grand doit se rapetisser ; où ce qui est noble et sévère doit s'effacer et se dissimuler, afin que la médiocrité triomphe en paix le sceptre qu'elle y a usurpé. Ce sont ces lieux où l'on ne regarde et où l'on n'admire que ce qui est extérieur dans l'homme ; la fortune, la noblesse, le luxe et la magnificence des habits, la possession de quatre millions ; et où presque toujours l'Empire n'est un titre de considération. CHARLES SAINT-FOI.

(Le Livre des Peuples et des Rois.)

BULLETIN.

Les Correspondants des feuilles annexionistes de New-York. — Procès criminels à Perth. — M. Merritt et le Comité de Lincoln. — Nouvelles de l'étranger.

Les correspondants Canadiens des feuilles annexionistes de New-York nous ont déjà fourni l'occasion de faire ressortir les étranges statistiques qu'ils donnent de la province ; et des prétendus mouvements politiques qu'ils mettent sans scrupule sur le compte de ses habitants, à leur insu, et comme ne le ferait pas mieux un courtier des mille et une nuits. Les citoyens de l'Union qui ont appris que l'on manifeste en Canada un vif désir de le voir s'annexer au plus tôt avec la grande république, sont en état, dès aujourd'hui, d'apprécier cette prétention comme elle mérite de l'être. Lorsqu'on veut imposer à un peuple une forme de gouvernement qu'il ne souhaite pas, on ne le consulte point ; il suffit d'affirmer qu'il la demande. Mais l'effet d'un tel expédient est manqué du moment que d'autres se permettent d'abuser de la recette. C'est ainsi que l'assertion des correspondants annexionistes est exploitée par les indépendants qui, eux, ne supposent pas que le peuple du Canada ait le goût de l'annexion, mais veulent simplement faire croire qu'il aspire à l'indépendance. La première nouvelle en est parvenue ici par la voie du *New-York Tribune* auquel un écrivain de cette ville adresse le passage qui suit, intercalé dans son épitre :

"La province entière est si déplorablement pauvre, et il y a si faible perspective d'amélioration quelconque tant que durera le régime colonial, qu'il n'est besoin que d'une légère excitation pour soulever le pays. Si, par exemple, le colonel Prince était homme à prendre le titre de chef, à se porter sur l'arène comme champion de l'indépendance, et à garantir la coopération d'un Gouvernement provisoire, l'affaire serait réglée sous un mois, avec ou sans une légère éclipse de sang."

Le *Pilot* a paru attribuer au *Herald* la solidarité de ce langage, et le *Herald* l'a désavoué sans hésitation, en protestant, d'ailleurs, de la détermination du parti annexioniste de ne recourir qu'à des moyens strictement paisibles et légaux pour obtenir l'annexion. Mais, s'il y a quelqu'un en Canada dont les tentatives en faveur de l'indépendance devraient surprendre au dernier point, ce serait assurément le colonel Prince. Les raisons n'en sont ignorées de per-sonne.

Le procès des notaires dans l'émeute de septembre 1849, à Bytown, (procès que le *Herald*

appelle une affaire *politique*, comme s'il existait une politique qui autorisât la destruction des propriétés et le massacre des citoyens !) a eu lieu dernièrement à Perth ; et une feuille supplémentaire du *Packet* de Bytown, à la date du 6 courant, en fournit une assez longue narration. Les inculpés, au nombre de cinq, étaient : Michael Slaven, Michael O'Kelley, Terence Murphy, Pierre Gravel, jeune, et Michael Fitzgerald, prévenus de meurtre sur la personne du nommé Bothwick qui, atteint d'un coup de feu tiré d'un groupe d'assailants dont les accensés faisaient partie le 17 septembre dernier, était mort des suites de sa blessure. On se rappelle que la circonstance qui avait motivé cette agression du parti soi-disant réformiste, était une adresse à lord Elgin, que les citoyens de Bytown allaient préparer au sein d'une assemblée publique qu'ils avaient formée pour cet objet, et que le prétexte de la querelle avait été la nomination d'un président à cette réunion.

Les accusés avaient deux défenseurs, MM. Lees et Radenhurst, et vingt-deux témoins ont déposé de part et d'autre. Le jury d'instruction a rendu un verdict d'acquiescement ; sur quoi le juge Burus, qui tenait l'audience, lui observa qu'il avait "peut-être jugé correctement." Les accusés recouvrèrent la liberté après avoir été admonestés par le juge.

La réélection du nouveau commissaire en chef des Travaux Publics, M. Merritt, a eu lieu le 4 à Lincoln, par acclamation. Cette élection eut lieu sans doute contestée s'il se fut trouvé dans le comté de Lincoln deux ou trois personnages capables de donner une réputation des *vichés* qui ont signalé le triomphe des deux derniers élus des comtés de Halton et de Sherbrooke. Mais la nombre des agitateurs est limité comme leur puissance. M. Merritt a saisi cette occasion pour éclairer ses constituants sur la marche et les principes de l'administration, et il l'a fait avec succès. Ce qui suit est un précis de la partie de son discours qui avait rapport à cet objet.

"Il existe dans le Haut-Canada un mécontentement qui a pour causes telle ou telle nomination ou telle ou telle mesure ; mais l'état de gêne où se trouve le pays en est, selon lui (M. Merritt) la véritable cause. Cette absence de prospérité peut être attribuée en grande partie à la création d'une dette publique de quatre millions, encourue et appropriée sans discernement (avant l'avènement au pouvoir des ministres actuels). On a cru longtemps que l'augmentation de cette dette avait été la suite de l'ancien système d'administration irresponsable ; cependant le gouvernement responsable n'y a pas remédié. Dans l'état de New-York, le peuple a souffert des mêmes inconvéniens, mais il y a mis un terme, en interdisant à son gouvernement la faculté de contracter de nouvelles dettes ; ce qui a dispensé d'avoir recours à une taxe directe pour y satisfaire. Par l'effet de ce procédé, l'Etat sera libéré de tous ses engagements en 1866. Jamais mesure financière ne fut plus sensée. Une autre cause de ce défaut de prospérité de la province, est la loi anglaise des céréales de 1845, qui a enlevé toute protection aux grains de la colonie. Il (M. Merritt) est convaincu que l'unique moyen de contenter le pays est d'obtenir l'admission libre des produits du Canada sur les marchés américains. Il n'a jamais réclamé la protection de l'Angleterre à cet égard, il a toujours été favorable à la réciprocité. La Grande-Bretagne avait le droit de rappeler sa loi des céréales ; — il eût été absurde de lui demander le maintien de droits élevés sur les fromens pour affamer son peuple à notre bénéfice. Mais il pensait que l'Angleterre avait fait un tort grave à la colonie en adoptant une loi permettant l'entrée libre des produits d'Amérique sans insister sur l'admission dans les Etats-Unis des productions coloniales, à des termes égaux. La présente administration de la province a fait tous les efforts possibles pour remédier au mécontentement qui est résulté de l'abolition de la loi des céréales. Ils (les ministres) se sont efforcés de faire adopter le projet de loi de réciprocité avec les Etats-Unis, — et il espérait avec confiance que leurs négociations seraient avant longtemps couronnées de succès. L'administration était anxieuse de faire tout en elle dans l'intérêt de la prospérité de la province, et les mesures qu'elle proposera dans le cours de la session qui approche, tendront à effectuer tout ce que l'on peut faire pour atteindre ce résultat. L'on devait ne pas oublier que le ministère a de grandes difficultés à vaincre, et a droit à ce que l'on prenne patience. Le gouvernement constitutionnel opère librement et avec plénitude. Nous avons un contrôle absolu sur nos propres affaires. Le pouvoir émane du peuple, et si aucune chose dans l'administration lui répugne, il peut la congédier."

"On a donné circulation à l'idée que le gouvernement était opposé au retranchement. Si cela avait été vrai, lui (M. Merritt) aurait résigné sa charge. Il était fondé à dire, de l'avis même du gouvernement, que, dès le commencement de la session prochaine, on demanderait la formation d'un comité spécial qui serait composé de Tories, de Réformistes et de

"Clear Grits" (les réformistes *fine fleur*) comme on les appelle, pour prendre en considération chacune des branches du service public, et faire rapport quant au mode d'effectuer des réductions. Les ministres ont dû remarquer que lord John Russell avait procédé dans cette voie en Angleterre ; mais il (M. Merritt) était en mesure d'assurer que le gouvernement provincial avait songé longtemps auparavant à ces réformes."

Les vœux énoncés dans cette allocution du représentant de Lincoln sont évidemment de nature à satisfaire ceux qui, du rôle de mécontents, passeraient à celui de *difficiles*. Nous ne croyons pas nécessaire d'ajouter à ce résumé les réflexions de M. Merritt sur les nombreux désavantages qui résulteraient pour nous d'une annexion aux Etats voisins ; le public est en état de juger du mérite de la thèse contraire ; et il sera toujours temps d'y revenir.

Les derniers arrivages d'Angleterre nous ont apporté la nouvelle déjà répandue de deux ou trois défaits du Cabinet sur des points d'importance mineure. Les trois questions qui ont successivement amené ce résultat, ont été : 1° un amendement au budget de la marine, combattu par les ministres ; 2° La proposition d'abolir le *window tax*, dont le rapport est de près de deux millions de livres sterling ; lord Dancon proposant de la retrancher afin de supprimer l'escadre anglaise sur les mers d'Afrique ; 3° Un amendement par lequel on proposait d'élever la juridiction des cours de comtés de £20 à £50, et auquel le gouvernement était opposé.

En France, les partis sont dans une espèce d'attente, se surveillant les uns les autres, afin de mettre à profit les éventualités qui pourraient naître des flux et reflux qui se raient tentés par les uns ou les autres. Le Napoléon, organe du Président de la République, invite "les esprits judicieux et les hommes intelligents de tous les partis" à étudier la constitution, et à indiquer quels articles auraient besoin d'être modifiés, déclarant aussi que dans le cas où les prochaines élections auraient un dénouement semblable à celles du 10 mars, qui ont procuré le triomphe de trois candidats socialistes, il serait nécessaire de reviser la constitution. Le gouvernement persévère dans son rigoureux système de répression envers les journaux. L'Assemblée nationale s'est occupée, une semaine durant, d'une loi électorale tendant à la suppression des clubs. Il y a dans Paris un effectif de plus de soixante mille hommes de troupes réglées. On se repose sur l'intrépidité et les talents militaires du Général Changarnier pour la protection de la société contre les troubles qui la menacent.

Affaire Gorham.

L'Evêque d'Exeter en a appelé à la Cour du Banc de la Reine contre les décisions précédentes en faveur du ministre Gorham.

Les Evêques de Bath et de Wells se sont aussi prononcés fortement contre Gorham ; et l'Evêque de Londres a annoncé l'intention de travailler à l'établissement d'une Cour d'appel pour décider toutes les questions de fausse doctrine. Pauvre protestantisme, qui se débat en vain dans les agonies de la mort !

Cinq cents hommes sont employés à la construction du chemin de fer à travers l'Isthme de Panama.

Le Vendredi Saint, un vaste incendie a réduit en cendres l'un des plus beaux quartiers de Mexico.

Correspondance Lyonnaise.

Lyon, 16 avril, 1850.

M. l'éditeur.

Quand certain ennemi, après avoir fait de vains et inutiles efforts pour prendre une citadelle vaillamment défendue, voit qu'il ne pourra la prendre d'assaut malgré la bravoure de ses soldats, il prend un moyen plus lent, plus sûr, mais plus terrible. Il creuse de sombres galeries sous la terre jusqu'aux pieds des fondations, et quand il a pu être arrivé là sans grande inquiétude, il roule quelques barils de poudre jusque dans les murailles, y met le feu, et bientôt après la forteresse saute soudainement avec un fracas épouvantable laissant les assiégés plongés dans la consternation, le sang et la mort. Et à la faveur de cette ruse sournoisement terrible, il pénètre dans la citadelle bouleversée, semant la mort sur tous ses pas et s'emparant de tout ce qu'il trouve sous sa main...

Nos démagogues, ces terribles Vandales du XIXe siècle, ces héros de barricades, ces ennemis de tout ordre social, lassés d'avoir fait des efforts désespérés, découragés par

l'insuccès de leurs tristes émeutes, effrayés de la vaillance et de l'héroïque discipline de nos soldats, ont, eux aussi, adopté un moyen plus lent, mais sans doute infaillible. Ils savent la société sans fondemens, corrompue tout ce qui peut être corrompu, séduisirent une multitude ignorante, dressent leurs batteries et à un signal donné, sans que les plus clairvoyants s'en aperçoivent, ils s'empareront de la société française par la surprise, et au milieu de cette éruption mille fois pire que le Vésuve ou l'Étna, ils profiteront de la consternation générale et de la surprise universelle pour semer la désolation et la mort sur tous leurs pas et plonger notre pauvre patrie dans un chaos épouvantable...

Ce temps affreusement néfaste est-il encore éloigné de nous ou bien en est-il plus près que nous ne le pensons ? Dieu seul le sait. Ce que nous savons, nous, c'est que les montagnards de l'Assemblée et de dehors cherchent toutes les occasions d'agiter et d'exciter les passions populaires. Nous sommes revenus à la veille du 13 juin. Un orateur rouge est chargé du rôle de Ledru Rollin, l'armée est provoquée à l'indiscipline par toutes les flatteries et toutes les promesses fallacieuses possibles, tout un système évident est organisé pour propager la peur ; enfin les violences et les menaces qui au sein de l'Assemblée soulèvent des tempêtes parlementaires, tout cela n'est-il pas autant d'indices que de bien mauvais jours sont sur le point de sonner...

Où, il est de plus en plus évident que nous approchons tous les jours de la crise redoutable que le pouvoir a évitée plus encore par la force de l'inertie que par l'habileté de la direction. Le socialisme, ainsi que la vague qui monte et roule toujours, envahit la plus en plus toutes les classes de la société ; comprimé par la force dans les villes, il fait de rapides progrès dans les campagnes. La du moins, libre dans ses allures, à l'abri des poursuites d'une police vigilante, il marche fièrement, étendant chaque jour ses ravages. C'est à l'aide des plus fautes passions que nos futurs réformateurs préparent leur avènement. Ils prêchent les plus fausses doctrines, propres à égarer sans coup férir les ignorants et à exalter les esprits déjà portés au mal. Après avoir annoncé à l'ouvrier des villes l'abolition du salaire et du capital, ils proclament aux fermiers et aux vigneron leur affranchissement prochain des droits excessifs et injustes des propriétaires. Aux petits propriétaires, ils promettent l'abolition des impôts et des charges si injurieusement réparties jusqu'ici en faveur des grands propriétaires. Flattant incessamment l'envie et la jalousie de chacun, ils trouvent un écho dans le cœur de tous et gagnent la sympathie des masses, sympathie qui, à un moment donné, se trahit par des vœux. Avec de tels moyens, les succès peuvent-ils être incertains ? Encore un peu de temps, et ces doctrines empoisonnées arriveront indubitablement à leurs conséquences nécessaires ; c'est logique. Et la France alors ne sera plus qu'une vaste arène où la lutte de la force brutale s'engagera. Toutes les classes d'hommes, toutes les catégories seront armées les unes contre les autres, et des combats acharnés se livreront. La mort et la dévastation régneront en souverains. Et qui peut dire quelle sera la fin de si grands désastres ?...

Un de nos écrivains les plus distingués, homme religieux et courageusement énergique, M. Louis Veuillot, a fait paraître un ouvrage plein d'actualité, d'apropos et de vérité. Cet ouvrage est intitulé : *Le lendemain de la victoire*. L'auteur parle comme s'il avait en une vision de ce que feraient les êtres qu'il montre à ses lecteurs une fois parvenus aux honneurs suprêmes. Cette vision, qui ne l'a pas enu ? Qui n'a entrevu par la pensée le lendemain de la victoire du socialisme sur la société, le pouvoir renversé pour faire place non pas à un autre pouvoir, mais à l'avènement de l'archi-anarchie, les lois humaines déchirées après que la loi divine a été effacée des cœurs, toutes les passions cruelles et brutales déchaînées, toutes les fureurs aujourd'hui mal contenues éclatant à la fois, fureurs contre l'esquelles ni la religion, ni la propriété, ni la famille, ni l'innocence des enfans, ni la chasteté des femmes, ni les plus saintes vertus ne trouveront ni grâce ni pitié. Qui n'a reculé d'épouvante en songeant à l'avenir ? Nos cités seraient en feu, nos rices et nos maisons teintes du sang de nos amis, de nos frères, de nos enfans et de nos femmes ? Cette vision, on l'écarte de sa pensée avec autant de précipitation qu'on écarte une peinture pleine de terreur qui vous fait faillir le cœur. On ferme les yeux pour ne point voir, on s'étourdit pour ne pas réfléchir, et on danse à cœur joie sur un volcan en attendant que le cratère s'entr'ouvre. Il y a dans le nombre des peureux qui ont pris d'infatigables mesures pour fuir en pays étranger ! Les lâches ! Chercher leur salut dans la fuite ! Mais ce ne sont pas des Français ! car tout bon Français doit faire face au péril, il doit le défier. A la vue du danger suprême son cœur doit s'enflammer, et, loin de fuir, il luttera avec ce